



GÉRARD BONAL

Des Américaines à Paris

Natalie Barney – Sylvia Beach
Romaine Brooks – Mary Cassatt
Isadora Duncan – Gertrude Stein
Edith Wharton...

Tallandier

CINQUIÈME PARTIE

MOBILISÉES DANS LA GRANDE GUERRE

Des ouvriers pour les femmes sans ressource

L'atelier d'Edith Wharton

1^{er} août 1914, 16 heures. Partout en France, la mobilisation générale est annoncée. Dans les campagnes, le tocsin appelle les paysans qui sont aux champs, en pleine moisson. En ville, on se rassemble devant l'affiche hâtivement collée sur les murs, avec ses deux drapeaux aux hampes croisées... Des passants s'arrêtent, interdits ; d'autres poursuivent leur chemin, des femmes pleurent. Les premiers appelés préparent leur paquetage... Ce matin, certains croyaient encore à la paix.

Ce soir-là, la romancière américaine Edith Wharton, qui vit à Paris depuis quelques années, dîne avec des amis dans un restaurant de la rue Royale. Chaleur d'août, les fenêtres sont grandes ouvertes au ras de la chaussée. Où grossit d'heure en heure le flot des appelés en route vers les gares – gare du Nord, gare de l'Est... C'est le Paris populaire, les ouvriers, les artisans, « Paris inquiet, mais excité et crâneur¹ ». Des femmes les accompagnent, chargées de sacs et de baluchons, des enfants aussi. Et l'Américaine est frappée par l'impression de fermeté joyeuse qui se dégage de tous ces groupes : « Ces hommes jeunes semblaient savoir ce qu'ils allaient faire et pourquoi ils allaient le faire². »

Comment l'ignoraient-ils ?... Depuis plus d'un mois, depuis que le nationaliste serbe bosniaque Gavrilo Princip a assassiné l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo, le 28 juin, on ne parle plus que de guerre en Europe. Le mot, énorme, barre la une des quotidiens. En fait, l'attentat n'a fait qu'exacerber des antagonismes bien plus anciens, formés tout au long du XIX^e siècle et alimentés par un système complexe d'alliances. Dès le 23 juillet, l'Autriche-Hongrie lance un ultimatum à la Serbie. Le lendemain, la Russie déclenche la mobilisation générale, suivie par la Serbie le 25. Le

28, l'Autriche déclare la guerre à la Serbie... L'Europe est désormais montée sur un tapis roulant emballé, où toutes les nations vont glisser, s'entrechoquer, se briser...

C'est comme une kermesse, le long de la rue Royale, où, de la place de la Concorde à la Madeleine, les orchestres des restaurants, en vestes rouges à brandebourgs, sortis sur le trottoir, jouent le *Chant du départ*, la *Marseillaise*, le *God Save the King*, l'hymne russe aussi, repris en chœur par des milliers de badauds auxquels se sont joint les dîneurs.

C'est l'été pourtant. Le bel été immobile. « Comme tout est beau !³ » écrit Colette. Beau, oui, mais plus pour longtemps... Elle est à Rozven, sa propriété bretonne proche de Saint-Malo. Les Stein, eux, avec les beaux jours, se sont éparpillés un peu partout en Europe. Leo est à Florence, comme il l'annonçait, dès le 2 avril dans sa lettre à Mabel Foote Weeks : « Je vais à Florence en candide de la vieille école, sans aucun Picasso, quasiment pas de Matisse. » Dans ses bagages, en effet, seulement deux tableaux de Cézanne et quelques aquarelles, et seize Renoir.

Michael et Sarah séjournent à Agay, sur la côte varoise, d'où ils vont bientôt découvrir la forfaiture dont s'est rendu coupable le galeriste berlinois Fritz Gurlitt en déclarant « contrebande ennemie » et en confisquant les dix-neuf toiles de Matisse qu'ils lui ont prêtées en juin, le temps d'une exposition⁴ ... Prise de guerre !

Depuis le début du mois de juillet, Gertrude et Alice sont à Londres. Où la guerre les a en quelque sorte piégées : elles n'ont pas vu le départ des appelés, et c'est de loin qu'elles vont vivre les premières semaines du conflit. Semaines catastrophiques pour les Alliés. « L'offensive française a commencé, nos troupes refoulent brillamment un corps d'armée bavarois », titrait triomphalement *Le Matin* du 16 août. Mais à Paris, l'angoisse monte peu à peu et les nouvelles sont rares ; l'état-major se tait obstinément, la censure fonctionne à plein.

« Pas de nouvelles », note dans son *Journal* Marguerite de Saint-Marceaux, le 20 août. Les 21-22-23 : « Aucune nouvelle. On se bat partout

et nous ne savons rien. » Le 24 août : « L'attente horrible des nouvelles qui semblent mauvaises. »

Le 3 septembre, le ton change dans la presse. Plus mesuré et comme lourd de menaces non dites, faussement optimiste : « Si Paris était attaqué, il se défendrait », annonce *Le Matin* en page une, au-dessus d'une carte montrant les systèmes de défense de la capitale, les forts qui l'entourent et les batteries de canons. Les troupes allemandes, en effet, gagnent du terrain. Fin août, elles atteignent le département de Seine-et-Marne, puis, rapidement, celui de l'Oise, où une compagnie de uhlans bivouaque à proximité de Senlis. Compiègne, dit-on, est occupé, Creil brûle. Le général von Kluck, à la tête de la 1^{re} armée, passe la Marne à Château-Thierry, les Allemands entrent en maîtres dans Reims ; le 2 septembre, les troupes ennemies sont à quelques dizaines de kilomètres de la capitale. On craint pour Paris...

Mais la bataille de la Marne, du 6 au 12 septembre, lancée sur plusieurs axes, va stopper tant bien que mal l'avance allemande. Partout, affirme le général Joffre, qui qualifie la bataille de « victoire incontestable », les Français font des prisonniers, l'ennemi abandonne sur place de nombreux blessés. Et, surtout, des quantités de munitions.

Peu ou mal informées par la presse britannique, Gertrude et Alice ont quand même pu suivre cet épisode victorieux, renseignées par une lettre de leur amie Mildred Aldrich qui habite une petite maison à Huiry, un hameau situé sur les hauteurs de la Marne – avec vue imprenable sur la bataille... Effroyable boucherie, spectacle d'horreur dont elle tirera un livre : *A Hilltop on the Marne*.

Lorsqu'elle publie en 1932, c'est-à-dire près de vingt ans après les faits, le deuxième volume de ses Mémoires, Élisabeth de Gramont évoque longuement la bataille de la Marne et l'on comprend que celle-ci a fortement marqué l'esprit des Parisiens qui, un moment, se sont vus perdus : « La bataille de la Marne, ce sont deux mille petits taxis de nos rues qui, réquisitionnés par Gallieni, couraient chercher cinquante mille soldats frais⁵ pour les jeter sur l'Ourcq⁶. »

En effet, le 6 et le 7 septembre, les gardiens de la paix, déployés sur les principales voies de la capitale, reçoivent l'ordre d'arrêter tous les « taxis-autos », comme on disait à l'époque, et d'en faire descendre les voyageurs. Réquisitionnés. Quelque 1 100 voitures sont ainsi acheminées vers Gagny ou Noisy-le-Sec, où elles vont charger les troupes d'infanterie envoyées immédiatement en renfort sur le théâtre des opérations.

Les « taxis de la Marne » seront rapidement mythifiés dans l'opinion, élevés même au rang d'épopée, de symbole de solidarité et d'unité nationales. Redonnant courage à une population démoralisée par les échecs du mois d'août. Même si les taxis, qui n'ont finalement transporté qu'un nombre réduit de soldats – entre 3 000 et 5 000 appartenant aux 103^e et 104^e régiments d'infanterie –, dérisoire par rapport aux effectifs engagés dans la bataille, ne peuvent d'aucune manière être considérés comme seuls responsables de la victoire. « Nous avons eu sur la Marne de réels succès », constate équitablement Mme de Saint-Marceaux. Certes, mais ensuite Reims a été pris, la cathédrale bombardée, brûlée... « La Belgique est aux Allemands. Lille est envahie, Arras incendiée⁷... »

La Marne a changé le cours du conflit. Le front se stabilise, de la mer du Nord à la frontière franco-suisse. Les deux armées ne vont pas tarder à s'enterrer dans les tranchées. Cette guerre, que l'on espérait brève – la voyante du Tout-Paris de la politique, Mme Fraya, prédisait qu'elle s'achèverait au mois d'octobre –, cette guerre va s'éterniser. Au prix de millions de morts.

À Londres, Gertrude et Alice rongent leur frein et passent de longues heures à l'ambassade des États-Unis, dans l'espoir d'obtenir un passeport pour rentrer en France. Enfin, le 17 octobre, elles retrouvent la capitale, après une traversée difficile sur un navire bondé, surchargé de soldats belges fuyant Anvers tombé aux mains des Allemands le 8 octobre. Une capitale encore convalescente, mal remise du choc des premières défaites.

Pas de camions dans les rues ni d'autobus. « Leur absence laisse à découvert mainte perspective oubliée et révèle mainte beauté d'architecture que nul ne voyait plus⁸. » La ville paraît plus grande, plus belle d'être vide, ses avenues et ses boulevards plus longs sous les frondaisons rousses de

l'automne. Cependant, beaucoup de magasins ont rouvert, quelques théâtres se risquent prudemment à donner des drames patriotiques et le cinéma « déroule de nouveau ses kilomètres d'aventures⁹ ». Mais la nuit, par les fenêtres entrouvertes, dans le silence de la ville endormie, on entend distinctement, venu de l'est, le hoquet lointain du canon¹⁰... En attendant les zeppelins qui viendront bientôt bombarder Paris. Et Gertrude, prudente, fait expédier à New York une copie de tous ses manuscrits en cours.

Une ville désertée, affaiblie. Où l'on ne rencontre, en fait d'hommes, que des soldats blessés, silhouettes d'éclopés, étayés par des béquilles ou bien la tête bandée... Les amis de Gertrude, pour la plupart, ont été mobilisés – Braque, Derain... Apollinaire est à Nîmes, au 38^e régiment d'artillerie de campagne ; Picasso vient à peine de rentrer du Midi. Et les voilà toutes deux coupées de leurs proches, de leurs habitudes. « Montparnasse n'était pas gai », raconte Gertrude. Pour échapper aux alertes aériennes, « pour oublier un peu la guerre nous décidâmes d'aller à Palma de Majorque ». Mais au retour à Paris, en juin 1916, la guerre est toujours là – et pour longtemps encore.

Étrange, cette ville sans hommes, qui semble désormais appartenir aux femmes... Des femmes que la mobilisation d'août 1914 a laissées pour beaucoup démunies, voire dans le besoin, comme le raconte Edith Wharton dans son ouvrage autobiographique, *Les Chemins parcourus* : « Presque tous les hôtels, restaurants, magasins et ateliers avaient fermé avec le départ des hommes pour l'armée. » Et, derrière eux, un grand nombre de femmes et d'enfants sans moyen de subsistance sont restés. « Il fallait prendre des dispositions immédiates. » Ce qu'elle va faire, sur la suggestion de la comtesse d'Haussonville, présidente de la Croix-Rouge française : « Organiser un atelier de couture pour les ouvrières de [s]on arrondissement qui ne re[çoivent] pas encore d'assistance du gouvernement¹¹. »

Certes, elle n'est pas la seule à Paris à prendre une telle initiative, des ateliers de charité s'ouvrent un peu partout dans les quartiers, comme elle l'explique dans l'article qu'elle donne au *New York Times*, parlant du besoin « vague et violent¹² » d'agir, d'aider.

Même si elle n'a pas la moindre idée de la manière dont s'organise un atelier de couturières et de lingères, même si elle est sans grands moyens financiers – ses avoirs sont bloqués aux États-Unis –, elle va remuer ciel et terre pour parvenir à ses fins. Notamment en « assaillant » ses amis américains qui possèdent un compte dans une banque française où ils peuvent encore, eux, effectuer de petits retraits. Elle parvient ainsi à réunir environ 12 000 francs, tandis qu'un généreux donateur met à sa disposition un grand appartement vide dans le faubourg Saint-Germain. Tout cela, certes, ne lui apprend pas comment diriger un atelier, « mais l'air était vibrant d'une ardeur qui faisait paraître facile la réussite de tout ce qu'on tentait ¹³ ».

Et elle s'attelle à la tâche. Dès les premiers jours, une véritable stratégie commerciale est mise en place dans l'atelier, situé 23 *bis* rue de l'Université. Au lieu de concurrencer d'autres ouvroirs en confectionnant des articles seulement destinés aux hôpitaux, celui de la rue de l'Université se spécialise d'emblée dans le haut de gamme, comme on dirait aujourd'hui. Une « lingerie élégante » qui trouvera acquéreur jusqu'aux États-Unis. On diversifie la production, coupant, par exemple, « des chemises d'homme à col bas pour les jeunes artistes américains de Montparnasse » ¹⁴.

Les ouvrières, qui sont en moyenne une soixantaine, avec des pointes pouvant aller parfois jusqu'à quatre-vingt-dix, reçoivent 1 franc par jour pour 6 heures de travail effectuées et sont nourries sur place ; le jeudi, jour de congé des enfants, elles ne travaillent qu'une demi-journée payée comme une journée pleine. En septembre 1915, lors d'une *teaparty* donnée pour fêter le premier anniversaire de l'ouvroir, à laquelle assistent donateurs et ouvrières, Edith Wharton peut dresser avec fierté un bilan provisoire d'activité. L'atelier a employé sur l'année une moyenne de 60 femmes, ce qui représente l'équivalent de 14 733 jours ouvrés. Elles ont confectionné 15 200 articles, vendus pour un total de 87 000 francs. Côté charges : achat de matériel : 31 000 francs ; salaires : 26 800 francs ; dépenses : 2 590 francs. Soit un total de 60 390 francs (environ 12 000 dollars ¹⁵). À partir de 1915, quand il devient évident que la guerre sera longue, un

système de rotation est mis en place dans l'atelier. Les ouvrières sont embauchées pour une période de deux mois, au terme de laquelle elles doivent céder leur place à d'autres, quitte à revenir ultérieurement si tous les postes ne sont pas attribués¹⁶.

Mais il y a pire, sans doute ; pire que ces femmes laissées dans le dénuement, ces veuves, ces mères ; il y a toujours pire... Les premiers mois de la guerre ont chassé de chez elles les populations du Nord-Est, Picardie, Lorraine, celles de la Belgique aussi, terrifiées par l'avancée des hordes « boches » et par le récit des horreurs commises dans les Flandres qui les précède... « Les Prussiens terrorisent les pays, ils brûlent tout sur leur passage. Les populations se sauvent affolées. C'est une guerre de barbares bien différente de 70, bien plus cruelle¹⁷. »

Affolées en effet, abandonnant leurs villages, leurs maisons, laissant tout derrière elles – bestiaux, volailles, récoltes –, parties sur les routes avec rien ou presque rien, à peine quelques hardes serrées dans un sac, ce sont elles, ces populations, que l'on retrouve à Paris, dans tous les quartiers – la grande armée des réfugiés : « Hommes et femmes à la démarche lente, le regard fermé, portant sur le dos des paquets misérables, tirant par la main de pâles enfants¹⁸. » Ce sont elles qui par centaines attendent chaque matin aux portes des abris improvisés... Qu'espèrent-elles ? Un lit de camp dans un dortoir, un repas, une paire de chaussures même éculées, un manteau... Elles qui viennent de loin, elles qui jusque-là ne connaissaient du monde que la portion bornée par l'ombre de leur clocher, elles qui « labouraient, semailent, filaient et tissaient », et dont la guerre vient d'engloutir dans un déluge de feu et d'obus les maisons et les champs –, elles aussi, il va falloir les prendre en charge.

La Croix-Rouge est accaparée tout entière par les secours aux blessés, hôpitaux, ambulances ; les services officiels, désorganisés, sont submergés par ce flot incessant de personnes déplacées. L'écrivain et traducteur Charles du Bos¹⁹, qui a improvisé, avec quelques amis français et belges, un groupe d'urgence appelé Le Foyer franco-belge, constate que celui-ci risque d'être vite débordé par la foule croissante des nécessiteux et par le manque de fonds. Il se tourne alors vers Edith Wharton et lui suggère de mettre sur

piéd une section américaine du Foyer franco-belge, qui d'ailleurs changera bientôt de nom, succès oblige, pour s'appeler Accueil franco-américain. Une sorte de précurseur des ONG actuelles.

« J'aurais dû refuser », constate-t-elle rétrospectivement, au souvenir des angoisses et des doutes qui accompagnèrent son activité. Mais à cette époque, poursuit-elle, « il ne venait à l'esprit de personne d'éluder une requête de ce genre²⁰ ». D'autant que les dons ne vont pas tarder à lui parvenir en grand nombre.

Wharton est célèbre des deux côtés de l'Atlantique, ses réseaux français et américains fonctionnent à plein ; les dons affluent, de France et d'Amérique. D'Amérique surtout, dont la contribution, dit-elle, « me rendit possible de poursuivre le travail ». Des « comités Edith Wharton » se constituent spontanément à Boston, New York, Washington, Philadelphie... Et l'on pourrait presque croire, à lire *Les Chemins parcourus*, tant l'écrivaine demeure en retrait de son récit, attribuant volontiers à d'autres ses propres mérites, que cette aventure de l'atelier de couture puis de l'Accueil franco-américain fut une simple occupation mondaine : « Des amis vinrent à mon aide, me donnèrent leur temps et de l'argent, et, au bout de quelques mois, notre poste de secours eut des bases solides²¹. »

C'est plutôt en lisant l'article du *New York Times* cité plus haut qu'on prend conscience du labeur, de l'énergie qu'il lui a fallu déployer pour mettre sur pied cette organisation qui va bientôt prendre une importance inattendue.

En tournée d'inspection sur le front

Edith Wharton reporter de guerre

Mandatée par la Croix-Rouge et munie des autorisations nécessaires, Mrs. Wharton se met en route à la fin du mois de février 1915 afin d'établir un rapport sur les besoins des hôpitaux militaires du front, ces hôpitaux de seconde ligne, en quelque sorte improvisés à proximité des lieux de combat. « Ma voiture chargée jusqu'au toit de paquets de fournitures médicales, je partis inspecter l'hôpital pour contagieux de Châlons-sur-Marne¹. » Et ceux de Sainte-Menehould, Verdun, Clermont-en-Argonne... Ce qu'elle ne dit pas, sans doute par discrétion, c'est qu'elle est le plus souvent accompagnée de Walter Van Rensselaer Berry, son cher ami, son soutien, celui qu'elle appelle par jeu « l'amour de ma vie ».

La route est longue, incertaine, défoncée par endroits, la voiture que conduit le chauffeur mis à la disposition d'Edith dépasse de longues files de véhicules militaires, des trains d'artillerie dont les caissons résonnent bruyamment sur la chaussée, des régiments qui s'en vont au combat à pied... À chaque pont, à chaque passage à niveau, une sentinelle veille ; il faut s'arrêter, montrer patte blanche... Et aucun civil sur les routes ni au bord des routes. Des villages vides, dont les habitants ont fui dès septembre 1914.

Châlons. Le front se rapproche et l'air en est comme électrisé. Au pied des tours romanes de la cathédrale, les rues grises et serrées de la vieille ville vibrent d'une sorte d'activité guerrière. Mais sur les trottoirs, ce ne sont que blessés, estropiés, mutilés qui déambulent malaisément : « On ne peut pas traverser Châlons sans rencontrer la longue procession des éclopés revenant du champ de bataille, sourds, brisés, anéantis, à moitié gelés et paralysés. C'est par milliers que ces malheureux sont renvoyés du front

pour aller se soigner et se reposer². » Et l'on se sent pénétré de tristesse, ajoute Mrs. Wharton, au spectacle de ces hommes qui se traînent misérablement, en croisant ces regards perdus qui ont vu « tant de choses que l'on n'ose pas décrire ».

Sur ce qu'elle voit dans les hôpitaux, dans les états-majors, sur l'état des stocks de médicaments, les effectifs de soignants – infirmières et chirurgiens –, Edith Wharton reste discrète, soumise à une sorte de devoir de réserve, ne voulant pas étaler dans des textes destinés à la publication des informations susceptibles de renseigner l'ennemi. Elle s'en expliquera, vingt ans plus tard, dans *Les Chemins parcourus* : « Lorsque le livre [*Voyages au front*] fut publié [1916], il n'était pas permis de donner des détails trop précis sur les lieux ou les personnes. » C'est ainsi qu'elle ne racontera pas sa visite à la reine des Belges, retranchée dans une villa au milieu des sables, à La Panne, station balnéaire du littoral de la mer du Nord où s'est établi le quartier général de l'armée belge.

Après Châlons, la route s'enfonce dans les collines de l'Argonne. C'est là, entre Marne et Meuse, que « la fureur des Allemands s'est exercée avec le plus de sauvagerie », note Edith Wharton. Auve, petit bourg de l'Aisne, trois cents habitants, avec ses maisons à pans de bois aux « pignons tapissés d'espaliers », sa grand-rue, ses vergers, Auve n'est plus à présent qu'un chaos de gravats et de cendres. Rien, plus rien, pas un mur debout, pas un chambranle de porte, pas même un lambeau de papier peint frissonnant au vent, pas une seule trace de vie... À peine peut-on deviner l'emplacement des maisons. Photos de famille qu'on accroche aux murs des chambres, lettres chères, buis béni du jour des Rameaux, robes de mariées pieusement gardées au fond des malles... De tout cela il ne reste plus qu'un tas de décombres calcinés, des morceaux de fer que l'incendie a tordus. Et l'on devine, sous le récit, l'émotion, la compassion même qui étreint Mrs. Wharton devant le spectacle de la sauvagerie humaine. Elle a traversé, certes, bien d'autres villages ravagés ; mais Auve était le premier. « Peut-être est-ce pour cela que nous y fûmes, plus qu'ailleurs, hantés par la vision de toutes les angoisses, de toute la terreur et de tous les déchirements que représentent les ruines de la plus chétive bourgade³. »

Ici, on n'est plus qu'à 12 ou 15 kilomètres du front, où les deux armées sont aux prises. Et ici, à deux pas des lignes de combat, cesse la validité du laissez-passer qu'on lui a délivré à Paris, avant le départ. À Sainte-Menehould, aux confins de l'Argonne, la voyageuse sollicite auprès du quartier général de la division la permission d'aller plus loin.

Plus loin ? Jusqu'à Verdun ? Au quartier général, la demande est d'abord catégoriquement repoussée. C'est Henry de Jouvenel, le rédacteur en chef du quotidien *Le Matin*, époux de Colette, mobilisé au 44^e régiment d'infanterie territoriale, en poste à Sainte-Menehould, qui lui signifie ce refus. Quelques instants plus tard, cependant, il revient vers elle, tout sourire. « Êtes-vous l'auteur de *Chez les heureux du monde* ? » Elle répond affirmativement. « Dans ce cas, rétorque son interlocuteur, le général dit que vous aurez un laissez-passer. » Tout est plus facile, entre personnes cultivées.

Sauf-conduit en poche, la voyageuse reprend sa route. Une heure plus tard, elle est à Clermont-en-Argonne ; l'agglomération, bâtie sur la hauteur, domine les alentours. Ou, plutôt, dominait. Car de la petite ville, il ne reste rien, « rien qu'une dentelle grossière de murs ajourés, d'arches rompues et penchantes, de portes béantes, ouvertes sur le ciel »⁴.

Le canon tonne sans répit... Nous sommes le 28 février 1915, au début de l'offensive qui permettra aux troupes françaises de reprendre la butte de Vauquois, de l'autre côté de la vallée, position stratégique maintes fois perdue, maintes fois regagnée au prix fort – trois mille tués ou disparus du 28 février au 4 mars.

Edith Wharton, enfoncée jusqu'aux chevilles dans la boue gluante, au milieu des ruines, grelottant de froid sous ses peaux de loup, crottée, gênée dans ses mouvements par « les longues jupes serrées de 1915 », l'œil vissé à sa longue-vue, ne perd rien du combat. De sa position élevée, elle découvre tout un pan de la bataille de Vauquois qui se joue sur les pentes de la colline. L'infanterie française s'est lancée à l'assaut de la butte, couverte d'épais taillis qui dissimulent l'avancée des hommes, et l'on peut voir les lambeaux de fumée qui traînent un moment au-dessus des batteries après chaque coup tiré, tandis que de l'autre côté de la vallée, sur les crêtes

boisées, les éclairs rouges des pièces allemandes strient le ciel gris. Les canons se répondent, d'un bord à l'autre, aboiements, grandes voix terribles qui ne veulent pas se taire... « Et nous restions là, muets de saisissement de nous trouver, par le plus imprévu des hasards, témoins de l'une des rares luttes visibles de cette guerre souterraine⁵. »

Le soir même, une contre-attaque allemande chasse de nouveau les troupes françaises de leurs positions, qu'elles reprendront néanmoins après cinq jours de combat. Cinq jours de lutte, pied à pied, pour regagner la butte de Vauquois. « Mais à quel prix ! » s'exclame une religieuse, sœur Gabrielle Rosnet, qui s'occupe des blessés. Et qui ajoute tristement : « Nous venons de recevoir l'ordre de tenir quatre cents lits prêts pour ce soir... » C'est un véritable reportage de guerre, un témoignage de première main, écrit à chaud sous la mitraille et la canonnade, parmi les morts, les blessés et les ruines, qu'Edith Wharton livre à ses lecteurs.

À Verdun, comme l'exige sa mission, elle traverse la ville, avant de rejoindre Consenvoye, au nord, un village tout proche des lignes ennemies, où un hôpital de campagne, une « ambulance » de seconde ligne, comme on dit encore à l'époque⁶, chargé de donner les premiers soins aux blessés, a été dressé dans des maisons abandonnées. Des milliers d'hommes campent dans les hameaux, à proximité ; l'encombrement des routes sillonnées par les camions, le perpétuel va-et-vient des ordonnances et des estafettes gênent le passage des véhicules de secours et rendent difficile la tâche des médecins.

Dans les chambres, les hommes sont couchés sur des matelas ou sur des châlits de bois ; à Consenvoye comme partout, il y a pénurie de vêtements et de linge. « Car on apporte les blessés du front, tout couverts d'une croûte de boue congelée ; souvent, ils n'ont pu ni se laver ni se changer depuis plusieurs semaines⁷. » Pas d'infirmières dans ces ambulances de seconde ligne, seulement des médecins. Edith Wharton salue leur dévouement et leur intelligence à soulager les blessés, dans des conditions extrêmement précaires.

Et de nouveau la route, sous une tempête de neige, dans le vent glacial qui frappe l'automobile, mal défendue des courants d'air... Un village, à

quatre kilomètres des Épargnes, un vaste marécage de boue, défoncé par les sabots des chevaux et les roues des canons. Mais l'ambulance, logée dans une ancienne grange à deux étages, est propre, bien chauffée et les blessés, du moins les plus valides, disposent, ô miracle, de douches chaudes...

Entre Bar-le-Duc et Vitry-le-François, c'est encore la litanie des noms de localités mises à feu et à sang, dévastées par l'invasion d'août 1914 : Laimont, Revigny, Heiltz-le-Maurupt... Le hameau de Blercourt : des maisons et des étables éparses, toutes réquisitionnées. La voyageuse y fait étape pour demander au médecin-chef si sa formation a besoin d'être ravitaillée. « Pataugeant à sa suite dans une boue infecte, nous passâmes de l'une à l'autre des chaumières dans lesquelles il avait aménagé son hôpital⁸. »

Plus d'une fois, la voiture doit se ranger sur le bas-côté afin de laisser passer les troupes. C'est toute une armée en ordre de marche qui se déroule devant la voyageuse, comme une frise : l'infanterie, l'artillerie, les sapeurs, les mineurs, les convois interminables de canons et de munitions, ceux des voitures de ravitaillement et, fermant la marche, les brancardiers montés sur les ambulances de la Croix-Rouge... « C'était toute l'histoire d'un jour de vie guerrière que nous avons sous les yeux en regardant ce flot humain s'écouler silencieusement vers le front⁹... »

La Croix-Rouge française avait demandé à Edith Wharton un rapport sur les besoins médicaux des hôpitaux de campagne. Bien mieux qu'un rapport, ce qu'elle rapporte de sa tournée, c'est un état précis des lieux et des hommes. Doublé d'une vraie prise de conscience de l'urgence qu'il y a à secourir les hôpitaux de la zone de guerre, cruellement dans le besoin¹⁰.

En ces premiers mois du conflit – six seulement se sont écoulés depuis le début de la guerre et il en faudra encore quarante-six autres avant la victoire –, les correspondants des journaux étrangers sont rigoureusement écartés de la zone des combats. Par prudence, par crainte des espions. Wharton, Américaine, obtient cependant, après moult discussions et négociations, la permission du secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, Jules Cambon, d'effectuer d'autres voyages sur le front et de rendre compte de ses expériences dans une série d'articles de presse qu'elle

publiera aux États-Unis. « On m'accorda l'autorisation de parcourir l'arrière de toute la ligne de combat, de Dunkerque à Belfort, et je le fis en six expéditions, dont certaines me menèrent en fait jusqu'aux tranchées du front ; je voulus alors faire connaître sans tarder mes impressions, et je m'arrangeais pour écrire mes articles entre mes autres tâches ; ils parurent dans le *Scribner's Magazine* en 1915, et aussitôt après dans un volume intitulé *Fighting France*¹¹. »

Ce qu'elle vise, avec ces articles, c'est tout un public américain encore peu au fait d'une guerre qui se déroule loin de lui, sur un autre continent, et pour des raisons qui ne le concernent d'aucune manière. Faire connaître à l'Amérique la réalité de la Grande Guerre, c'est l'objectif d'Edith Wharton, profondément francophile, souvent cocardière même. Frapper l'opinion, lui faire comprendre l'horreur du conflit, le désarroi des populations chassées par les troupes allemandes. Et susciter ainsi la générosité des donateurs.

Rien ne semblait prédestiner Edith Wharton à ce rôle de correspondante de guerre, courant les routes bombardées de l'arrière-front à bord d'une fragile guimbarde, enfouie sous de lourdes fourrures, voilée de mousseline, les yeux protégés par ses « lunettes de voitures », pataugeant dans la boue, visitant les tranchées, affrontant la canonnade sans trembler... Rien. Ni son éducation ni son œuvre, situées toutes deux dans le milieu de la haute bourgeoisie new-yorkaise qui est le sien. Ni son âge – cinquante-deux ans – qui, en 1914, est considéré comme déjà assez avancé.

Née Edith Jones, le 24 janvier 1862, dans une vieille famille de la bonne société, à New York, 23^e Rue Ouest, « ce vieux New York aux vilaines rues monotones, sans architecture, sans palais ni grandes églises¹² », elle suit très tôt ses parents, « voyageurs-nés », en Europe – Italie, Espagne, France, Allemagne. Voyage initiatique, en quelque sorte, comme c'est la coutume dans les milieux aisés de la côte Est : « Le vieux new-yorkais était en contact continu avec la terre de ses ancêtres¹³. »

C'est plus tard, seulement, qu'elle s'avisera que ces déplacements n'étaient peut-être que la conséquence d'une dévalorisation de la monnaie américaine, à la suite de la guerre de Sécession, dépréciation qui avait

considérablement écorné les revenus de George Frederic Jones, son père. En Europe, à cette époque, la vie est moins chère qu'aux États-Unis et l'on y vit bien avec beaucoup moins d'argent. « Peut-être, – note-t-elle dans *Les Chemins parcourus*, écrit dans les années 1930, – peut-être, après tout, n'est-ce pas une mauvaise chose de commencer sa carrière de voyageur à l'âge de quatre ans. »

Si l'on en croit ce qu'elle dit, deux choses seulement lui furent enseignées dans son enfance : les langues vivantes et les bonnes manières. Car la théorie selon laquelle il ne faut pas contraindre les enfants à étudier autre chose que ce qui les intéresse a déjà conquis ses parents : craignant de « fatiguer » son cerveau, ils s'efforcent de faire de son travail un jeu¹⁴. Ce qui ne l'empêchera pas d'aimer les livres, de vivre dans les livres – « Les livres vivent suffisamment dans une imagination qui sait les animer » – et de songer elle-même, très vite, à en écrire.

C'est à la fin des années 1880 que sa première nouvelle, *Mrs. Manstey's View*, paraît dans le *Scribner's Magazine*, bientôt suivie d'une autre, *The Fulness of Life*. Le *Scribner's*, où elle a déjà publié, l'année précédente, un long poème, *Le Dernier Giustiniani*, est un périodique récent, rival d'autres titres bien établis et depuis plus longtemps – *Atlantic Monthly*, *Harper's Monthly*, *Century* –, où des écrivains comme Francis Scott Fitzgerald ou Thomas Wolfe feront aussi leurs premières armes. Et auquel elle restera longtemps fidèle, puisqu'elle lui donne en 1915, nous l'avons vu, ses récits de voyages au front. La publication de ces nouvelles est bientôt suivie, en 1899, par celle d'un volume entier d'histoires courtes : *The Greater Inclination*. Mais déjà, à cette époque, elle a épousé Edward Wharton.

Edward, « Teddy » Wharton est un ami intime de son frère. Il a treize ans de plus qu'elle, mais cette différence d'âge est naturellement gommée par une allure juvénile, une bonne humeur de tous les instants. Et par le fait qu'il aime, comme elle, les animaux. En outre, il ne mettra pas longtemps à contracter, auprès d'elle, le goût de la vie au grand air et des voyages.

Une croisière en mer Égée durant l'été 1888 ; l'Italie maintes et maintes fois... Et la voilà cataloguée « spécialiste de l'Italie », surtout après la publication en 1902 de *The Valley of Decision*, ce « grand roman historique

italianisant¹⁵ ». Même si elle s'en défend, en expliquant à ses lecteurs qu'elle n'a jamais compris comment une foule de détails – détails de paysages, d'architecture, détails de vieux mobilier, de tableaux, confidences de voyageurs et de mémorialistes tels que Goethe ou le chevalier de Brosses, – comment tous ces éléments épars s'étaient incrustés dans sa mémoire au point de conditionner ensuite sa littérature, de modeler « graduellement et imperceptiblement¹⁶ » son récit.

C'est Henry James, qu'elle rencontre à Paris dans les années 1890, qui la détourne de cette veine italianisante. Bien que le « maître » ne se rappelle pas cette première entrevue, comme elle s'en rendra compte en l'évoquant avec lui des années plus tard. Et elle devra encore attendre pour que se nouent de véritables attaches entre le « cher maître » et « l'ange de la dévastation », comme il l'a surnommée. Une amitié réelle mais sans indulgence, une sorte de compagnonnage non dénué de rivalité – voilà le socle sur lequel s'établit leur relation. Et lorsqu'elle veut décrire cette amitié, c'est un vocabulaire de combat qui vient sous la plume d'Edith Wharton ; elle parle de « corps à corps littéraires » et de la manière forte qu'emploie Henry James pour la « mettre au tapis¹⁷ ».

Edith Wharton, dans son quotidien, est presque un personnage féminin typique d'un roman de Henry James, à commencer par le milieu social dans lequel elle évolue. Mais dès qu'elle commence à écrire, obéissant ainsi aux conseils de James, il se produit chez elle une véritable métamorphose : elle devient une sorte de double féminin du romancier. Comme le souligne Jean Pavans, leur traducteur à tous deux : « Plus exactement, la forte part féminine du tempérament de James et la forte part masculine du tempérament de Wharton se sont reconnues l'une l'autre en images renversées, avec un puissant attrait, et parfois de l'agacement, voire de l'hostilité, réciproques¹⁸. »

Peu de temps après la parution de *Chez les heureux du monde*, Teddy Wharton, dont la santé se fragilise, commence à se plaindre des rigueurs de l'hiver new-yorkais, des brusques variations de température, des vents violents... Le couple quitte alors sa petite maison des bords de l'Hudson pour venir vivre à Paris. Où Edith retrouve avec joie d'anciens amis,

Yvonne et Marie de Contades, Jeanne de Polignac, le prince de Poix, le duc de Luynes... – et surtout le romancier Paul Bourget et son épouse, qu'elle a connus naguère aux États-Unis, des amis chers qui faciliteront son « entrée » dans le monde parisien du faubourg Saint-Germain. Paris, dont elle ne repartira plus, sauf, après la Première Guerre mondiale, pour s'en aller vieillir paisiblement dans sa maison de Saint-Brice-sous-Forêt, la « villa Colombe », en Seine-et-Oise.

Comme le résume la plaque apposée sur la façade de l'immeuble où elle vécut, rue de Varenne : « Elle fut le premier écrivain des États-Unis à s'expatrier en France par amour pour ce pays et sa littérature. »

La parution de *The House of Mirth*, en français *Chez les heureux du monde*, a attiré l'attention de la presse parisienne sur Edith Wharton : face au succès du livre, les principales revues françaises réclament des traductions de ses précédentes nouvelles¹⁹. La voilà lancée. Jusque dans les provinces. « N'oublie pas de rapporter *Chez les heureux du monde* de Mme Wharton », écrit Sido, qui vit dans le Loiret, à Châtillon-Coligny, à son cher « Minet chéri », sa fille Colette, le 7 juin 1910.

En 1909, les Wharton s'installent au deuxième étage, l'étage « noble », du 53 rue de Varenne. Un grand et bel appartement bourgeois haut de plafond, confortable, dans un des meilleurs quartiers de Paris. Une grande bibliothèque, le salon vaste, l'élégante salle à manger – toutes ces pièces en enfilade côté cour –, une cuisine et un office spacieux. Sans oublier une demi-douzaine de chambres et plusieurs salles de bains²⁰. L'appartement comporte aussi une sorte de suite privée, une chambre dotée d'une salle de bains, à laquelle on peut accéder par un petit escalier donnant directement sur la cour. Et l'on peut supposer que c'est dans cette pièce indépendante que loge Henry James lorsqu'il vient à Paris visiter ses amis. Rue de Varenne, Mrs. Wharton mène grand train avec six domestiques à son service. Elle a elle-même choisi les meubles et les bibelots, courant avec bonheur les antiquaires, les brocanteurs... « Les années de ma vie parisienne, je les ai entièrement passées rue de Varenne – des années fructueuses, bien remplies, des années heureuses²¹. »

Bien qu'elle n'en souffle mot dans son autobiographie, Edith se trouve bientôt confrontée à la maladie mentale de son époux qui va rapidement s'aggraver. Lorsqu'elle parle des étés passés au Mount, sa propriété américaine du Massachusetts, Teddy apparaît toujours comme le bon compagnon, gai, féru de sports. Un mari sans histoire. Dans la réalité, il en va tout autrement. Déséquilibré, infidèle... De Boston, où il passe l'été 1909 dans sa famille, elle reçoit des informations inquiétantes sur son état de santé. À son retour, en octobre, très exalté, il dit avoir là-bas spéculé en bourse avec l'argent de son épouse ; il prétend avoir acheté un appartement pour y loger une jeune maîtresse. Et des terrains, des immeubles dont il loue les chambres, affirme-t-il, à des *girls de music-hall*...

Silence d'Edith. Silence aussi sur son divorce, en 1913. Pas un mot non plus de sa liaison passionnée avec le journaliste américain Morton Fullerton – qui n'est même pas nommé dans *Les Chemins parcourus* ! –, correspondant du *Times* à Paris, qui va lui révéler la volupté. « Le 3 juillet 1909, à l'hôtel *Charing Cross*, à Londres, Edith Wharton vécut sa première nuit de passion sexuelle dans les bras de son amant, Morton Fullerton. Elle avait quarante-sept ans²². » Fullerton est ce qu'on appelle un bel homme, fringant briseur de cœur des deux sexes, moustache conquérante, jarret tendu, taille bien prise dans une redingote qui vient du meilleur faiseur. Il a sans doute été présenté à Edith par Henry James, au cours de l'été 1906²³. Une liaison que Mrs. Wharton n'a jamais ébruitée. Et qui serait restée secrète si Fullerton, lors de leur rupture, avait obéi aux exigences de sa maîtresse qui demandait qu'il détruisît toutes ses lettres. Ce qu'il ne fit pas.

C'est donc une femme libre, une femme seule et sans attache, mais aussi une femme de devoir que la guerre surprend, en août 1914.

Après l'Argonne en février, Mrs. Wharton, au mois de mai 1915, prend la route de l'Est avec son chauffeur. La Lorraine. Le 13, elle est à Nancy. D'où elle écrit à ses lecteurs américains : « J'ai là, près de moi, sur ma table, un bouquet de pivoines, de ces honnêtes pivoines roses de jardin de village qui ont une bonne figure ronde et épanouie. Elles ont été cueillies à Gerbéviller, dans le jardin d'une maison en ruines²⁴. » Ce qu'elle veut

montrer à ses compatriotes, c'est « l'énergie consciente qui replante et rebâtit au milieu de la dévastation ». Cette sorte de renouveau irrépensible, pareil au printemps, qui éclate partout, même au milieu des décombres. Et qu'il faut aider. Et elle continue sur ce registre, décrivant les villages qu'elle a traversés depuis qu'elle a quitté Paris, la veille. Des maisons éventrées, des rues effondrées, des bourgs à l'agonie. Mais où toute lueur de vie n'est pas éteinte ; mais soutenus, galvanisés par la volonté de revivre. « Et partout, devant les monceaux de pierres qui furent jadis des maisons, et les fondrières qui furent des rues, nous avons vu des fleurs et des légumes pousser dans des jardins fraîchement ratissés et arrosés²⁵. »

C'est le soir, pas une lumière dans tout Nancy, *black-out* complet, pas un bruit, pas même le pas d'un promeneur attardé sous les arcades, pas un souffle de vent, nul bruissement de feuilles dans les arbres... Seulement, dans la chambre, le chuchotement de deux ou trois pétales des pivoines trop fleuries qui viennent de tomber sur la table. Et, tout à coup, proche, le canon tonne.

À Gerbéviller, « ville martyre », on distribue vêtements et nourriture sur la place, car les deux tiers des habitants sont revenus. Il y avait les jardins à replanter, à soigner, les semailles de printemps à faire... On les loge tant bien que mal, dans des baraquements en bois fournis par le gouvernement.

Avant d'arriver à Pont-à-Mousson, la voyageuse doit mettre pied à terre. La route est surveillée par les Allemands qui sont là, tout près, et des marcheurs isolés risquent moins d'attirer le feu qu'une automobile. Sous une pluie battante, la petite équipe grimpe vers la vieille forteresse ruinée de Mousson. Tout a l'air calme, la Meuse qui miroite en contrebas, les toits d'ardoise de la petite cité, le pont détruit qui reliait naguère les deux rives, les prairies au bord de la rivière, tout semble paisible... Rien ne laisse soupçonner que le bois, visible derrière les toits de l'hospice, est ceinturé par des tranchées ennemies. Ni que sur les pentes des collines, de l'autre côté de la vallée, les canons allemands, aux aguets, veillent... « Et pourtant, ils étaient bien là, et entouraient d'un cercle de fer trois côtés de l'éperon où nous nous trouvions²⁶. »

Quelle femme, pendant ces années de guerre, a osé affronter ainsi les dangers ? Une étrangère, en outre, une Américaine. Sans jamais laisser deviner la moindre crainte, la plus petite inquiétude pour son sort. Manifestant au contraire une curiosité inlassable d'observatrice. Sûre de sa mission, pleine de compassion à l'égard des misères qu'elle côtoie. Dans les popotes, on l'accueille souvent au cri de « Vive l'Amérique ! ». Elle brave le feu, se faufile, avec la complicité des gradés, dans des tranchées dont elle tait le nom par prudence, tout près des barbelés allemands : « Nous nous enfournâmes dans un profond fossé de terre rouge qui conduisait aux premières lignes. » Pour y parvenir, il a fallu grimper longtemps sous les sapins mouillés, escalader la crête de la colline et redescendre de l'autre côté... « Le boyau s'enfonçait, avec des détours presque à pic, dans le ravin profond. Soudain, à un tournant, nous arrivâmes à un poste d'observation : le guetteur était là, nous tournant le dos, l'œil rivé à une ouverture ménagée dans la palissade de branches de sapin entrelacées²⁷. » Encore quelques mètres, un autre détour, un autre poste où veille, cette fois, une mitrailleuse, avec « son œil cerclé de fer ».

Mrs. Wharton et son guide sont maintenant à une centaine de mètres des lignes allemandes, cachées par le feuillage épais des buissons, de l'autre côté du ravin. « On se sentait dans une mystérieuse atmosphère de fièvre produite par le grand silence et par le fait de savoir l'ennemi si proche²⁸. » Tout à coup un bruit sec : c'est une balle qui vient de ricocher contre le tronc d'un arbre, à quelques mètres au-dessus de sa tête. Un tireur isolé est en face, posté dans les broussailles. « Ne parlez plus, chuchote le guide, dès qu'il entend des voix, il tire. »

La petite troupe reprend sa marche en silence, dans les méandres boueux de la tranchée, entre les planches qui retiennent difficilement la terre des parois ; des linteaux de bois consolident les bords du fossé, des sacs de sable le fortifient. Ici et là, des soldats assis, « aussi calmes que s'ils avaient attendu leurs bocks à la terrasse d'un café du boulevard »... Le capitaine qui l'accompagne la retient par le bras : « Pas plus loin ! » Maintenant, elle en est sûre : « Nous étions donc réellement dans une tranchée de première ligne ! Cette pensée me faisait un peu battre le cœur. »

D'autant plus que là-haut, dans les branches, le tireur fait feu de nouveau, à plusieurs reprises. Des balles sifflent...

Pourtant, elle ira jusqu'au bout. « Nous étions arrivés à la fin du terrier. » Le capitaine lui fait alors signe qu'elle peut risquer un regard au-dehors. Sous ses yeux s'étalent une étroite prairie d'un vert cru, une falaise boisée qui s'élève à pic. Rien de plus. Mais la falaise grouille d'Allemands... Tout près, à quelques pas. Cependant tout est silencieux, paisible. « Une fois encore, j'eus l'impression d'un génie du mal, invisible et pourtant présent, imprégnant tout ce paysage d'une émanation de haine²⁹. »

Les dollars d'Amérique

La haine ? Ce n'est pas la haine qu'Edith Wharton lit dans les yeux des combattants en quittant la tranchée. Ce n'est pas la haine qu'elle entend dans leurs propos, tandis qu'elle prend congé et remonte en voiture. C'est autre chose. C'est, dit-elle, cette détermination qu'elle devine en eux, cette obstination qui anime tous les poilus : résister, tenir bon, ne rien lâcher. Cette ténacité opiniâtre que trahit leur regard : « Quand ils nous dirent gaiement adieu, nous sentîmes sous leur bonne humeur et leurs plaisanteries un fond de nostalgie mélancolique¹. » Mais ce fugitif regret d'un monde dont ils ne font plus partie, le monde de l'arrière, s'effacera vite, Mrs. Wharton en est certaine. Il s'effacera pour faire place à cette unique pensée qui les occupe nuit et jour : « Garder le morceau de France dont on leur a confié la défense². »

Wharton repartira encore, inlassablement. Dans l'Artois, au mois de juin ; en Alsace, au mois d'août, où Joseph Paul-Boncour, ex-député, sanglé « dans un uniforme particulièrement impeccable », qui tranche sur ceux de ses camarades, raidis de crasse et de boue, l'accompagne jusqu'aux tranchées du front alsacien. Puis de nouveau à Châlons. Emportant à chaque fois avec elle des colis de médicaments, de pansements. Et de cigarettes.

Dans les intervalles, entre chaque expédition, elle s'affaire auprès de l'Accueil franco-américain. Le nombre des réfugiés s'accroît de jour en jour – ils dorment sur les bancs dans les rues, sur des litières de paille, comme des bêtes, dans les gares – tandis que les efforts de l'administration française, désorganisée, débordée, sont au point mort.

Il devient urgent de restructurer l'Accueil en plusieurs départements bien distincts : guichet d'enregistrement, centre de distribution des vêtements, infirmerie, cantine... Reste à trouver des locaux pour les loger

tous. C'est ici qu'intervient Martine de Béhague, comtesse de Béarn, celle qui accueillait Isadora Duncan, on s'en souvient, aux heures d'insouciance, dans la salle de concert de son hôtel de la rue Saint-Dominique. Sans hésiter, elle met à la disposition de l'œuvre charitable les « vastes et beaux bureaux » qu'elle possède sur les Champs-Élysées. OÙ est ouvert un registre des réfugiés ; une fois qu'ils seront inscrits, on leur distribuera ici des bons de nourriture, des bons de vêtements, de logement. Et parmi les noms que Wharton cite, des bénévoles qui ont accepté d'effectuer cette tâche, on découvre ceux de Charles du Bos, Darius Milhaud, André Gide... « Ils faisaient partie de nos volontaires fidèles et ponctuels³. » D'autres, en revanche, viennent jauger la besogne et repartent du même pied, effrayés par son ampleur.

En deux semaines, grâce à de « généreux donateurs », deux grandes maisons d'accueil pour réfugiés sont ouvertes à Paris, avec cent lits chacune ; une troisième abrite un restaurant où peuvent s'asseoir cinq cents personnes – on y servira en un an plus de 230 000 repas –, une clinique et un dispensaire gratuits. C'est ainsi que sont créés les *American Hostels for Refugees* où arrivent, par lots entiers, des couvertures, du linge de corps, du linge de maison, des sommiers, des matelas venus des deux côtés de l'Atlantique... Un atelier de couture est monté de toutes pièces, où une cinquantaine de réfugiées sont employées à la confection de vêtements destinés à leurs infortunés compatriotes. Et leurs enfants, lorsqu'elles en ont, sont alors confiés, pendant les heures de travail, à une nursery organisée sur place. Des classes de chant et de dessin, des cours de couture et de coupe pour les jeunes filles, des cours d'anglais...

Au début, il s'agissait seulement de fournir un toit à ces malheureux, de les nourrir et de les habiller⁴. Mais la guerre s'éternisant, Edith Wharton et ses amis commencent à se préoccuper de leur avenir. C'est alors que leur vient l'idée de constituer une sorte d'agence de l'emploi qui aidera les réfugiés à trouver une situation. Douze mois plus tard, 3 400 d'entre eux auront obtenu un travail.

Et Mrs. Wharton peut alors dresser un tableau de l'activité des *American Hostels for Refugees*. Nombre de réfugiés : 9 229 ; repas servis :

235 000 ; réfugiés ayant trouvé un travail : 3 400 ; vêtements distribués : 48 333 ; réfugiés soignés dans la clinique : 7 700 ; réfugiés recevant une aide permanente : 3 000. Coût total de l'opération : 82 000 dollars, sur lesquels 800 ont été consacrés à la création de l'atelier de couture, 40 000 à payer les loyers. Le reste ayant été dépensé en nourriture et vêtements⁵.

Mais les fonds baissent vite. À la banque, le solde du compte ne dépasse pas les 10 000 dollars. Et la guerre n'en finit pas, et les vagues de réfugiés arrivent l'une après l'autre... Va-t-il falloir fermer les *American Hostels* ? Mrs. Wharton termine son article du *New York Times* par un appel aux dons : « *But we do not for a moment believe that America is going to abandon the American Hostels for Refugees*⁶ ... »

Le relais est alors pris par une autre Américaine, Elisina Tyler, qui propose à Wharton « d'aller mendier de l'argent en Amérique ». Ce qu'elle fera, malgré des routes maritimes peu sûres – le naufrage du *Lusitania*, paquebot de ligne britannique, où avaient pris place cent vingt-huit citoyens américains, coulé par un sous-marin allemand en mai 1915, est encore dans toutes les mémoires. Et Mrs. Tyler s'embarque vaillamment pour les États-Unis, où elle va en effet « mendier » auprès de ses riches compatriotes. Avec succès. « Elle revint avec un butin qui dépassait tous mes espoirs, et en s'étant assuré la bonne volonté durable des amis auxquels je l'avais recommandée⁷. »

Elisina Palamidessi de Castelvecchio, par sa mère arrière-arrière-petite-fille de Louis Bonaparte, frère cadet de Napoléon I^{er}, a quitté son premier mari, Grant Richards, en 1909, pour suivre Royall Tyler, historien américain, grand spécialiste des relations diplomatiques entre l'Angleterre et l'Espagne du xvi^e siècle. Elle l'épouse en 1914.

Lorsque vingt ans plus tard Edith Wharton dresse, dans *Les Chemins parcourus*, une sorte de bilan de ces années de guerre, c'est l'occasion pour elle de rendre un hommage appuyé à Elisina Tyler dont le soutien ne lui a jamais fait défaut : « Jamais son énergie ne flancha, ni son discernement et sa promptitude à agir ne s'amoiendrirent durant ces années accablantes. »

C'est en effet grâce à Elisina Tyler que les *American Hostels* vont pouvoir prendre des décisions à long terme, en s'appuyant sur une

organisation solide, sur des rentrées de fonds régulières. De sorte que lorsque la guerre s'achève, en 1918, l'œuvre possède, outre ses centres d'accueil pour cinq mille permanents, quatre grands refuges pour les vieillards et les enfants et quatre sanatoriums destinés aux femmes et aux enfants tuberculeux. Le plus important, le mieux équipé, installé à Taverny, dans le château de La Tuyolle, sera confié, en 1920, au département de la Seine. Et vingt ans plus tard, en 1934, ce sera toujours la même équipe, celle choisie et formée par Elisina Tyler, qui dirigera La Tuyolle...

Cette « unique pensée », cette idée fixe qu'elle a deviné dans les regards, dans les propos des soldats de Lorraine – garder, protéger le morceau de France qu'on leur a confié –, Edith Wharton va la retrouver sur tous les champs de bataille qu'elle parcourt alors, envoyant régulièrement ses articles au *Scribner's Magazine*.

Au mois de juin 1915, elle est dans le Nord. Ce qu'elle voit passer, de sa voiture immobilisée sur le bord de la route, ce sont les troupes qui montent au front : « Des files interminables de figures radieuses d'énergie. Ces hommes semblaient figurer dans une allégorie splendide ; c'était comme si nous voyions, sous l'arc triomphal du soleil couchant, l'apothéose de l'armée française allant tout droit à la gloire ; l'horizon baignait dans un océan de lumière et tant de beauté enveloppait la nature entière que cette armée en marche devenait une vision de légende et d'épopée⁸. »

Lyrisme de guerre ! Oui. Mais cette verve cocardière, cet enthousiasme patriotique, sont ceux de l'époque, et il est bien normal que la prose d'Edith Wharton en ait été quelque peu contaminée. On les retrouve partout, ces accents fervents, dans toutes les publications, les livres, les journaux ; ils accompagnent, ils soutiennent l'effort de guerre... Quelques titres d'ouvrages, parus en 1915, peuvent aujourd'hui nous en donner une idée : *Visions de guerre et de victoire* de Énée Bouloc, *La Belgique loyale, héroïque et malheureuse*, de Joseph Boubée, *Les Vagabonds de la gloire*, de René Milan...

Sur les champs de blé de l'Artois, dans la belle lumière de l'été, il semble d'abord que la guerre soit passée au large. Des fermes aux toits de

chaume, assoupies dans leurs jardins fleuris de roses trémières ; et près des mares, « les haies plient sous le poids embaumé des fleurs de sureau ». La première bataille de l'Artois, du 9 au 25 juin, a épargné cette zone. Soulagée, gagnée par l'illusion, Edith veut croire que la paix a reconquis le monde. Plus de silhouettes de villes ruinées à l'horizon, plus de fumées noires d'incendies obscurcissant le ciel, plus de gravats calcinés... Mais c'est un répit de courte durée.

20 juin. Après Montreuil-sur-Mer, tandis que la voiture roule vers le nord-est, on pourrait presque se croire magiquement transporté en Grande-Bretagne, tant les uniformes kakis ont envahi les chemins. Les villages eux-mêmes ont l'air de villages britanniques, avec leurs maisons en briques rouges et leurs jardins pleins de roses. Quant aux habitants, trognes « honnêtes, rouges et épanouies », ils ressemblent aussi à des Anglais... Dans quelques mois, au printemps 1916, Montreuil accueillera le Grand Quartier général britannique, qui comptera jusqu'à 5 000 militaires, officiers et hommes de troupes. Les premiers sont déjà arrivés. Dans un camp d'aviation voisin, dont les hangars couverts de tôle bordent la route, tout un escadron vêtu de kaki est rassemblé. « Ici tout dénote une grande activité militaire », écrit Mrs. Wharton.

Saint-Omer, Cassel juché sur sa colline, d'où la vue plonge sur un horizon sans limite... La plaine des Flandres s'étend à l'infini, et se perd au loin dans les brumes maritimes. On devine des villages, des clochers qui miroitent sous le soleil, noyés dans la torpeur de l'été. « Pendant un moment, la vision de la guerre se dissipa. » Mais ce n'est qu'un moment en effet. La réalité reprend vite ses droits. Car un soldat, pointant le doigt vers la plaine, lance des noms qui résonnent tragiquement aux oreilles de la voyageuse : Poperinghe, Furnes, Ypres, Dixmude, Nieuport... Ruines, incendies. Le cauchemar va bientôt recommencer.

21 juin, entre Cassel et Poperinghe. Les camions, les voitures chargées de munitions, les ambulances de la Croix-Rouge, les lourds détachements d'artillerie anglaise ont profondément labouré la route ; entre les ornières, la voiture de Mrs. Wharton roule au pas. De chaque côté, des camps improvisés ont poussé en une nuit, « des tentes faites avec des bâches ; de

grands chaudrons pleins d'eau sont posés sur des feux ; autour, des hommes se rasent, cirent leurs chaussures, astiquent leur fusil, graissent leurs selles ».

Mais Poperinghe est vide, ses habitants partis on ne sait où... « Poperinghe où mes réfugiées m'avaient demandé de chercher pour elles certains coussins pour la fabrication des dentelles. Un modèle introuvable en France. » Ces réfugiées dont parle la romancière, ce sont les femmes qui ont fui Poperinghe et les cités voisines dès le 20 avril, quand les Allemands ont commencé à bombarder Ypres et ses environs. Une course éperdue, sous les obus et les bombes, si rapide que les malheureuses n'ont pas eu le temps d'emporter ces coussins qui leur manquent si fort à présent dans l'atelier où elles sont employées. Et Edith Wharton se met en quête des coussins, petits métiers portatifs, ces carreaux à dentelle ; on lui a vaguement indiqué qu'elle pourrait en trouver dans un couvent de la ville ; mais lequel ? Couvents des Pénitentes, des Bénédictines... Elle sonne à toutes les portes. Rien.

C'est finalement dans un bâtiment conventuel vide, au bout d'un dédale de corridors bleu pâle, dans une salle de classe désertée où flotte encore une odeur affaiblie de lavande, qu'elle va découvrir les carreaux des dentellières, laissés en vrac sur le plancher. Sur chacun d'eux subsiste un morceau de dentelle inachevé... Assez pour deviner l'affolement des religieuses et de leurs élèves, leur terreur, leur fuite. Assez pour entendre le vacarme des bombes, des vitres brisées. Cet arrêt brusque de la vie, constate Edith Wharton, ces travaux d'aiguille abandonnés en hâte, c'est comme le symbole de l'activité détruite du pays, paralysée par la guerre. « Hier, il y avait dans cette maison un petit monde de femmes et d'enfants qui, aujourd'hui, erre sans foyer et sans pain. »

Ce petit monde sans foyer qui erre sur les routes, c'est celui qu'a recueilli *The Children of Flanders Rescue Committee*, « l'Œuvre des enfants de Flandres », sorte d'antenne des *American Hostels for Refugees*, fondée par Edith Wharton et Elisina Tyler au lendemain des bombardements d'avril, quand les Allemands ont commencé à pilonner les quelques villes qui restaient encore debout dans cette portion de la

Belgique. Comme le déplore la romancière dans son article du *New York Times* : « Il n'y avait pour eux aucun gain militaire à ravager des villes comme Ypres, Poperinghe, Furnes et d'autres belles cités anciennes de la Flandre occidentale. Tant de beauté détruite. Et des milliers de civils inoffensifs, ruinés ou tués⁹. » Et des orphelins – neuf cents – que l'Œuvre a recueillis dans cinq maisons où ils sont logés avec leurs infirmières. Des enfants malades de privation, de terreur, affamés, crasseux, épuisés...

« Ne cornez pas d'ici à Ypres », recommande au chauffeur l'officier qui accompagne les voyageurs, lorsqu'ils se remettent en route, les coussins des dentellières bien calés à l'arrière. Les lignes allemandes sont proches. Ces maisons basses au loin, c'est Ypres. Une impression de silence et d'abandon. Tout à l'heure, la nuit venue, surgira sur l'horizon une grande lueur rouge bientôt suivie de plusieurs autres. Des bombes lumineuses. Et aussitôt après une fusée blanche, et une autre et une autre encore... « Au loin, ces fleurs infernales continuaient à s'ouvrir et à se fermer dans le royaume de la mort¹⁰... »

Car c'est la mort qui règne dans la cité, silencieuse et déserte. Lorsque Edith Wharton y parvient, la seconde grande bataille d'Ypres vient à peine de s'achever. Un carnage : 58 000 Britanniques tués, 10 000 Français, 6 000 Canadiens, 35 000 Allemands. Après les bombardements qui n'étaient qu'un prélude, la IV^e armée allemande s'est jetée sur Ypres, où elle s'est heurtée aux forces alliées – françaises, belges, anglaises et canadiennes.

Sur la Grand-Place, les belles halles aux draps ne sont plus qu'un fantôme. Personne dans les rues que longe lentement l'automobile. D'interminables lignes de murs aux fenêtres défoncées, des maisons éborgnées. Et le silence. Pas même un chant d'oiseau. Pour la romancière, qui a déjà vu tant de villes démolies – villes qu'elle compare à Pompéi pour les moins touchées, à des carrières s'agissant des plus dévastées¹¹ –, rien ne ressemble à ce qu'elle a sous les yeux. Rien ne peut donner une idée d'Ypres telle que les bombardements l'ont faite. Les façades sont encore debout, parfois à peine ébréchées, si bien que de loin on dirait une ville vivante... Mais de près, c'est un cadavre vidé. Rien entre les quatre murs

des maisons, plus un plafond, plus un plancher, plus une vitre aux fenêtres, plus un toit... Des boîtes. Des boîtes vides dont on a, semble-t-il, arraché le couvercle, des boîtes livrées à la pluie et au vent. Qu'est-il arrivé à Ypres, la vieille cité drapière qui faisait l'orgueil de la Flandre ?

Dernière expédition, le front d'Alsace. Au mois d'août.

À dos de mule, Edith Wharton visite les camps disséminés dans la montagne vosgienne. Grande activité dans ces campements de fortune ; autour d'un feu de branches, les hommes nettoient les armes, lavent leur linge, ravaudent les uniformes... Tandis que les cuistots, deux par deux, transportent des grandes marmites de soupe fumante. D'autres soldats, service terminé, flânent par groupes, fument, bavardent. Ou écrivent à leur famille, laborieusement, penchés sur le papier, l'épaule de côté, dans une posture d'écolier...

L'officier qui va en tête s'arrête brusquement et descend de sa mule ; il fait signe à Edith de l'imiter. Ils continueront à pied, grim pant à travers l'herbage. Et cette femme de cinquante-deux ans, qui voyage dans des conditions éprouvantes depuis plusieurs semaines, serrée dans un corset, dans les vêtements malcommodes que l'usage, sinon la mode, impose encore aux femmes, va se plier en deux pour passer sous les branches basses des sapins, ramper sur le gazon humide lorsque son groupe est en vue des lignes allemandes. Ils avancent sous les arbres, silencieusement, derrière la palissade de branches entrelacées qui masque les gueules noires d'une batterie : « Les grands canons étaient blottis comme des fauves prêts à bondir ; et près de chaque canon était son canonnier, fier de son 75¹². »

Plus haut encore, plus haut que la forêt, « notre guide nous mena auprès d'une borne à demi cachée dans l'herbe ». D'un côté de la borne, on peut lire la lettre F, comme France ; de l'autre côté, D, comme *Deutschland*. C'est la frontière, depuis 1870. La frontière tant de fois disputée... Encore une fois il faut ramper, à l'abri des sapins trapus pour arriver au bout du plateau. De là, sous un ciel où roulent des nuages, Edith Wharton peut apercevoir, toute proche, « la terre promise d'Alsace qui s'étendait à nos pieds¹³... ».

Comment « participer le plus vite possible à l'effort de guerre¹⁴ ? » s'interroge de son côté Alice Toklas, de retour de Palma de Majorque en juin 1916.

D'autres Américaines ont déjà trouvé la réponse à cette question, et n'ont pas attendu 1916 pour s'engager. À commencer par Edith Wharton ou Elisina Tyler. Ou la princesse Edmond de Polignac qui finance, pour le compte de Marie Curie, la transformation de voitures civiles en unités radiologiques envoyées sur le front. Ou encore Anne Morgan, Elsie de Wolfe... « Bien des femmes avec qui j'étais en contact durant la guerre trouvèrent leur vocation en soignant les blessés, ou dans d'autres activités philanthropiques¹⁵. » C'est le cas de Florence Blood, une amie de Gertrude Stein et d'Alice Toklas, qui gère à Bidart, non loin de Biarritz, un centre de convalescence pour soldats blessés qu'elle a créé de toutes pièces, dans une demeure particulière mise à sa disposition.

C'est le hasard, comme souvent, qui va apporter sa réponse aux questions que se posent – bien tardivement – Alice Toklas et Gertrude Stein : comment s'engager dans l'effort de guerre ? Le hasard, rencontré rue des Pyramides, un jour qu'elles s'y promènent, sous la forme d'une voiture, une Ford, qui vient se ranger à leurs pieds, le long du trottoir. Et d'où descend vivement une jeune soldate en uniforme bleu horizon – jaquette ceinturée, jupe écourtée, petit calot –, qui s'engouffre aussitôt sous le porche d'un immeuble. « Une minute, dis-je à Gertrude. Je vais aux renseignements¹⁶. » Et une minute plus tard, en effet, Alice est introduite dans le bureau d'Isabel Lathrop. Une belle femme, juge-t-elle avec une nuance moqueuse, en décrivant sa capeline, sa robe rose, son rang de perles... Tenue idéale, à ses yeux, pour une *garden-party*. Tout en reconnaissant qu'Isabel Lathrop, en dépit de sa frivole apparence, a le sens de l'efficacité et tient fort bien son rôle.

Le sens de l'efficacité, certes, mais bien plus encore. Ce que semble ignorer Alice, c'est que Mrs. Lathrop est, avec Anne Morgan – la fille du banquier américain John Pierpont Morgan –, la fondatrice, fin 1915, de l'*American Fund for French Wounded* (AFFW). En français : Comité

américain pour les blessés français, corps essentiellement composé de femmes, toutes Américaines, toutes bénévoles, toutes fortunées, et rebaptisé ironiquement *Heiress Corps* – le Corps des héritières. Son but, en liaison avec la Croix-Rouge américaine, est de fournir et de livrer du matériel médical, des médicaments aux ambulances, aux hôpitaux, et des colis de vivres et de vêtements aux soldats blessés.

Anne Morgan, dernière des quatre enfants de John Pierpont Morgan, née en 1873 aux États-Unis, s'est installée en France en 1907, à Versailles, dans la villa Trianon, dont le beau et vaste parc jouxte celui du château. Cette villa, qui a jadis appartenu au duc de Nemours, elle la partage avec ses amies, l'agent littéraire Elisabeth Marbury et la décoratrice Elsie de Wolfe – « *The Versailles Triumvirate* » –, comme on les appelle. Triumvirat qui sent le soufre. N'ont-elles pas été suspectées naguère, lorsqu'elles habitaient toutes trois à New York, d'avoir organisé à Sutton Place, la luxueuse demeure d'Anne, de véritables bacchanales saphiques ?

Mais l'heure n'est plus aux commérages, encore moins aux plaisirs. John Pierpont Morgan, en mourant, l'année précédente, a fait de sa fille une fabuleuse héritière, la « plus riche du monde », murmure-t-on. Celle-ci, accompagnée de ses amies, s'est rendue sur le front dès le 12 septembre 1914, la bataille de la Marne à peine achevée. Découvrant à chaud l'ampleur, la violence, l'atrocité des combats. 112 000 morts et disparus côté franco-britannique, 150 000 blessés. Les villages rasés, incendiés, les populations chassées sur les routes, les récoltes ravagées, les arbres coupés, le sol troué par les obus, les paysages refaçonnés par les bombes...

C'est cette expérience vécue, cette apocalypse en marche dont elles vont aller partager l'horreur avec leurs compatriotes, outre-Atlantique. Comme on porte la bonne parole, comme on prêche pour soulever les consciences. Dès la fin du mois, les trois femmes s'embarquent au Havre afin de commencer une sorte de croisade, la collecte de fonds privés qui alimenteront, dès sa création, l'*American Fund for French Wounded*.

Un formidable courant de solidarité, venu d'Amérique, s'est établi dès le début des hostilités – Lafayette n'a pas fait des ingrats ! –, on vient de le voir avec les *American Hostels for Refugees* d'Edith Wharton. De

nombreux volontaires américains ont traversé l'océan et sont maintenant à pied d'œuvre. Cependant, l'immense majorité du pays s'estime encore étrangère à ce conflit qui se déroule à des milliers de kilomètres de son sol, au-delà des mers, pour une cause qui n'est pas la sienne. Bien que l'Allemagne, à plusieurs reprises déjà, ait porté atteinte aux personnes et aux biens américains – ne serait-ce qu'avec le torpillage du *Lusitania* ou les sabotages effectués sur le sol des États-Unis par les réseaux allemands d'espionnage ; par exemple l'explosion d'un dépôt de munitions en 1916 ou l'incendie d'une fonderie, dans le New Jersey, le 1^{er} janvier 1915. Des interventions toutes destinées à empêcher la livraison de matériels de guerre aux forces alliées.

Bref, l'Amérique n'est pas tout à fait prête à entrer dans la bataille, même si le sentiment anti-allemand se répand de plus en plus dans toutes les couches de la société. Mais il faudra attendre l'affaire dite du « télégramme Zimmermann », véritable manifestation d'hostilité, pour que les États-Unis, le 6 avril 1917, déclarent officiellement la guerre au Kaiser.

« Un complot allemand contre les États-Unis », titre *Le Figaro* du 2 mars 1917. Ce complot, c'est celui que détaille une note diplomatique secrète, envoyée le 16 janvier par le ministre des Affaires étrangères allemand, Arthur Zimmermann, à son ambassadeur au Mexique, Heinrich von Eckardt. Note interceptée par les Britanniques et décryptée par le service de renseignement de l'Amirauté, la Room 40, nom derrière lequel se cache le NID – *Naval Intelligence Department*. C'est cette note, que *Le Figaro* reproduit *in extenso*, le 2 mars, qui va mettre le feu aux poudres. Ce qu'elle propose, c'est une alliance germano-mexicaine qui viendrait soutenir la guerre sous-marine à outrance que le kaiser s'apprête à déclencher contre les États-Unis. Et la note s'achève par une promesse de soutien financier au Mexique, en échange de son appui, suggérant que celui-ci pourrait alors songer à la reconquête de ses anciens territoires du Nouveau-Mexique, du Texas et de l'Arizona...

La publication du télégramme dans la presse américaine, preuve des projets belliqueux de Berlin, va bien sûr porter l'antigermanisme à son comble outre-Atlantique. D'autant plus que dès le mois de mars,

Zimmermann reconnaît l'authenticité de cette note chiffrée. Dès lors, l'engrenage se met en marche, l'intervention militaire américaine devient inévitable. Juste une question de jours. Le 2 avril 1917, le Congrès accepte la proposition du président Wilson de déclarer la guerre à l'Allemagne.

Le conflit va bientôt prendre un autre cours.

Notes du chapitre « Des ouvriers pour les femmes sans ressource »

1. Colette, lettre à Léon Hamel, 1^{er} août 1914, in *Lettres de la Vagabonde*, éd. Cl. Pichois, R. Forbin, Paris, Flammarion, 1961.
2. Edith Wharton, *Voyages au front. De Dunkerque à Belfort*, chap. I : « Le visage de Paris » (août 1914), Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1916.
3. Colette, lettre à Léon Hamel, 1^{er} août 1914.
4. Ils pourront récupérer leur bien après la victoire, en 1919.
5. Le chiffre est exagéré, 5 000 au maximum.
6. Élisabeth de Gramont, *Mémoires*, vol. III, *Clair de lune et taxi-auto*, Paris, Grasset, 1932.
7. Marguerite de Saint-Marceaux, *Journal*, *op. cit.*, à la date du 14 octobre 1914.
8. Edith Wharton, *Voyages au front. De Dunkerque à Belfort*, chap. I : « Le visage de Paris » (février 1915).
9. *Ibid.*
10. Colette, « Marguerite Moreno », in *Le Fanal bleu*.
11. Edith Wharton, *Les Chemins parcourus*, *op. cit.*
12. Edith Wharton, « My Work Among the Women Workers of Paris », *New York Times*, 28 novembre 1915.
13. Edith Wharton, *Les Chemins parcourus*, *op. cit.*
14. *Ibid.*
15. En 1914, 1 dollar = 5,1825 francs.
16. Edith Wharton, « My Work Among the Women Workers of Paris », art. cit.
17. Marguerite de Saint-Marceaux, *Journal*, *op. cit.*, à la date du 26 août 1914.
18. Edith Wharton, *Le Visage de Paris* (15 février 1915), *op. cit.*
19. Charles du Bos, écrivain, critique littéraire, traducteur. Il a notamment traduit en 1908 le premier roman d'Edith Wharton, *Chez les heureux du monde*.
20. Edith Wharton, *Les Chemins parcourus*, *op. cit.*
21. *Ibid.*

Notes du chapitre « En tournée d'inspection sur le front »

1. Edith Wharton, *Les Chemins parcourus*, *op. cit.*
2. Edith Wharton, *Voyages au front*, *op. cit.*, chap. II : « En Argonne ».
3. *Ibid.*
4. Colette, « Les enfants dans les ruines », *Le Matin*, 6 janvier 1915, repris dans *Les Heures longues*, sous le titre « Jour de l'an en Argonne ».
5. Edith Wharton, *Voyages au front*, *op. cit.*, chap. II : « En Argonne ».
6. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, on appelle aussi « ambulance » les hôpitaux militaires ambulants, équipés de voitures légères, donnant sur place les premiers soins aux blessés avant leur transfert dans les grandes unités médicales.
7. Edith Wharton, *Voyages au front*, *op. cit.*, chap. II : « En Argonne ».
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. Edith Wharton, *Les Chemins parcourus*, *op. cit.*
11. *Ibid.* *Fighting France* est le titre original de *Voyages au front. De Dunkerque à Belfort*.
12. Edith Wharton, *Les Chemins parcourus*, *op. cit.*
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. Jean Pavans.
16. Edith Wharton, *Les Chemins parcourus*, *op. cit.*
17. *Ibid.*
18. Jean Pavans, « L'un à travers l'autre et inversement (traduire Henry James et Edith Wharton) », www.bon-a-tirer.com, 160, 1^{er} novembre 2013.
19. Edith Wharton, *Les Chemins parcourus*, *op. cit.*
20. Richard Warrington Baldwin Lewis, *Edith Wharton : A Biography*, New York, Harper, 1975.
21. Edith Wharton, *Les Chemins parcourus*, *op. cit.*
22. Shari Benstock, *Femmes de la rive gauche*, *op. cit.*
23. Leon Edel, *Henry James : A Life*, Londres, Collins, 1987.
24. Edith Wharton, *Voyages au front*, *op. cit.*, chap. III : « En Lorraine et dans les Vosges ».
25. *Ibid.*
26. *Ibid.*
27. *Ibid.*
28. *Ibid.*
29. *Ibid.*

Notes du chapitre « Les dollars d'Amérique »

1. Edith Wharton, *Voyages au front*, *op. cit.*, chap. III : « En Lorraine et dans les Vosges ».
2. *Ibid.*
3. Edith Wharton, *Les Chemins parcourus*, *op. cit.*
4. Edith Wharton, « My Work Among the Women Workers of Paris », art. cit.
5. *Ibid.*
6. « Mais nous n'avons jamais pu croire que l'Amérique abandonnerait les *American Hostels for Refugees*. »
7. Edith Wharton, *Les Chemins parcourus*, *op. cit.*
8. Edith Wharton, *Voyages au front*, *op. cit.*, chap. IV : « Dans le Nord ». Toutes les citations suivantes, sauf avis contraire, sont issues du même chapitre.
9. Edith Wharton, « My Work Among the Women Workers of Paris », art. cit.
10. Edith Wharton, *Voyages au front*, *op. cit.*, chap. IV : « Dans le Nord ».
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*
14. Alice B. Toklas, *Ma vie avec Gertrude Stein*, *op. cit.*
15. Edith Wharton, *Les Chemins parcourus*, *op. cit.*
16. Alice B. Toklas, *Ma vie avec Gertrude Stein*, *op. cit.*

Notes du chapitre « Les volontaires de l'American Committee »

1. Tantine.
2. Née en 1878, Anna Coleman Ladd a passé sa jeunesse en Europe, à Paris et à Rome où elle a étudié la sculpture. Elle parle français.
3. Colette, *Les Heures longues*.
4. Voir à ce sujet le blog d'Alain Verstichel, alainverstichel.canalblog.com. On y voit notamment un film tourné à l'époque, montrant Anna Coleman Ladd et ses « modèles ».
5. « Ces braves sans visage. »
6. « Lettres 1919-1925 », in *Anna Coleman Ladd Papers*, Archives of American Art.